

BULLETIN SALESISIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III. S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, les plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Je Vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir la vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle. (LÉON XIII).

— Direction — Nice, Place d'armes, N. 1, et Marseille, Rue Beaujour, N. 9 —

SOMMAIRE — Jésus-Christ notre Dieu et notre Roi — Le cinquième anniversaire de l'Exaltation de Sa Sainteté Léon XIII — Grâce obtenue par l'intercession de Marie Auxiliatrice — Lettre de l'Uruguay — Histoire de l'Oratoire de Saint François de Sales — Errata-Corrige — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

JÉSUS-CHRIST

NOTRE DIEU ET NOTRE ROI.

Qui n'a point de zèle, n'a point d'amour, dit S. Augustin. Tout bon catholique doit être plein d'amour et de zèle et multiplier les preuves de cet amour et de ce zèle, surtout alors que des hommes, dont l'impiété n'a d'égal que la scélératesse, s'attaquent à Dieu même et, d'une main sacrilège, s'efforcent d'arracher à Notre Seigneur Jésus-Christ la couronne de la divinité, qui lui appartient par droit de nature.

Plusieurs de ces hommes, que l'on dirait vomis par l'enfer, sont aujourd'hui répandus dans le monde. Partout, dans les discours prononcés dans leurs clubs, par les mille voix de leurs livres et de leurs journaux, ils ne cessent de proférer d'horribles blasphèmes contre le Saint des saints. Leur rage satanique se déchaîne surtout contre le divin Sauveur du genre humain, contre sa doctrine, contre son église, son Vicaire, ses ministres. Toutes les ressources de leur art diabolique sont employées pour éteindre dans le cœur des fidèles la foi et l'amour.

Une bande de ces malheureux s'est élu domicile dans la ville de Turin; comme tant

d'autres en plusieurs villes de la France. A Turin sous l'égide d'une liberté de la presse mal entendue, ils publient une horrible feuille qui, pour augmenter encore le mépris et l'insulte, a osé inscrire sur son titre le nom adorable de Jésus-Christ.

Cette feuille infâme est remplie de blasphèmes, et ses colonnes sont souillées de turpitudes, de basses injures, d'assertions mensongères et d'odieuses calomnies. Elle semble s'être donné pour tâche de recueillir tout ce qui a déjà été écrit ou prêché par les hérétiques, depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours.

Simon le magicien, Arius, Julien l'Apostat et, pour abrégé cette énumération, Voltaire, Bianchi Giovini, Renan et autres antéchrists de toutes couleurs, sont les modèles qu'ils ne cessent de recopier, et dont ils répètent les impostures pour tromper le peuple, sans tenir aucun compte des œuvres immortelles dans lesquelles les premiers génies du monde ont, dans tous les temps, victorieusement réfuté les erreurs de ces esprit dévoyés. Non contents de faire crier dans nos rues le titre de leur journal impie, non contents de faire imprimer sur des affiches spéciales le nom divin et de le placarder ainsi sur tous les murs, ils sont allés jusqu'à le tracer à gros caractères, avec une encre indélébile sur le pavé des portiques de notre ville pour contraindre les passants à le fouler aux pieds.

Triste liberté, qui, dans un pays catholique, sous une monarchie catholique, sous

l'empire d'une constitution catholique, permet à des plumes vendues d'insulter d'une manière si odieuse le fils de Dieu, le Créateur de l'univers, le Rédempteur du monde, qui, par amour pour nous, s'est laissé clouer à une croix et a voulu y demeurer attaché pendant trois heures, versant pour nous jusqu'à la dernière goutte de son sang et expirant enfin dans d'indicibles tortures, au milieu du deuil de tous les éléments.

Triste liberté, qui laisse impunément outrager celui qui fait la joie des anges, les délices des saints, la force des martyrs ; de celui qui est encore l'objet de l'amour et des adorations de plus de deux cents millions de catholiques, auxquels il faut encore ajouter bien des hérétiques et schismatiques de bonne foi. Triste liberté ! inconnue, non seulement chez les protestants, mais chez les Turcs eux-mêmes.

Dans ces derniers jours, on a bien su, même à Turin, limiter cette liberté, disons mieux cette licence, et empêcher la presse d'insulter un puissant souverain, voisin de l'Italie ; dans le cours d'une semaine on n'a pas sequestré moins de cent quarante journaux. Pourquoi donc ne pas appliquer au moins ce même système, pourquoi ne pas recourir aux mêmes mesures lorsqu'il s'agit d'empêcher d'insulter le roi du ciel et de la terre ?

Mais que servent nos soupirs ! que valent nos lamentations ? pour laver de telles iniquités, ce ne sont pas des larmes qu'il nous faut, ce sont des œuvres. De grands crimes exigent des vertus plus grandes encore. Pour réparer une haine satanique il faut un amour sraphique.

Ce qu'il faut, avant tout, c'est professer plus hautement par nos paroles et par nos écrits que Jésus-Christ n'est pas seulement un grand homme, un philosophe, un philanthrope, un humanitaire comme certains incrédules et rationalistes veulent bien consentir à le reconnaître ; mais qu'il est à la fois, vrai Dieu et vrai homme.

Il faut professer hautement, et inculquer à tous, qu'avant de prendre notre chair pour se rendre visible ici-bas, le Verbe, le Fils de Dieu, existait déjà de toute éternité ; de toute éternité il était Dieu, égal au Père et au Saint-Esprit ; et, comme eux créateur des anges, créateur du Ciel et de la terre, créateur même de sa propre Mère selon la chair, la bienheureuse Marie toujours vierge et immaculée. Dieu, l'ont salué les prophètes qui, tant de siècles à l'avance, éclairés par sa divine lumière, ont annoncé

sa venue sur la terre ; Dieu, l'ont cru tous les saints de l'ancienne alliance, appelant par leurs soupirs le moment auquel il ébranlerait les cieus et en descendrait pour les réjouir par la vue de sa divine figure. Les miracles opérés par lui, les malades guéris, les morts ressuscités à sa parole toute-puissante ont fait éclater sa divinité ; les juifs, eux-mêmes, ont proclamé cette divinité : les uns en embrassant sa religion, les autres en le condamnant à mort sous le prétexte qu'il se faisait passer pour Dieu.

Les soldats Romains qui, par ordre de Pilate, l'avaient mis en croix et avaient assisté à son horrible supplice, confessèrent sa divinité. L'obscurcissement du soleil, le tremblement de terre, le pleur de toute la nature, comme sur la tombe de son divin auteur, firent éclater à tous les yeux cette divinité.

Les apôtres la prêchèrent d'un bout à l'autre du monde, opérant au nom de Jésus-Christ des prodiges que l'on n'avait jamais vus ; témoins fidèles et incorruptibles, ils donnèrent tous leur vie pour la confirmation de cette vérité fondamentale.

Le monde païen reconnut cette divinité de Jésus-Christ en se donnant rapidement à lui, abandonnant le culte des idoles, renversant leurs autels, détruisant leurs temples, et plantant sur leurs ruines la croix désormais l'objet de leurs adorations. Dans tous les temps, sur les grils ardents, sous la dent des bêtes féroces, sous la pointe du glaive de la persécution, des millions de martyrs de tout âge, de tout sexe, de toute condition, confessèrent hautement cette divinité. Ils mouraient avec joie en s'écriant : Jésus-Christ est Dieu, c'est-lui que nous adorons, c'est avec lui que nous règnerons pendant l'éternité.

Les esprit les plus cultivés, les guerriers les plus vaillants, les princes et les monarques les plus puissants ont en tout temps rendu à Jésus-Christ les adorations dues à sa divinité. La beauté de la religion instituée par lui, son église, toujours combattue sans pouvoir être jamais vaincue, démontrent encore cette divinité. Nous en trouvons encore une preuve manifeste dans l'amour invincible que tant de peuples, après tant de siècles écoulés depuis sa vie mortelle, malgré tant de persécutions, et au prix de tant de sacrifices, lui conservent encore, comme des fils, au père dont ils viendraient d'éprouver la perte.

Exposons souvent ces preuves de la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ et tant

d'autres qu'il serait facile d'accumuler. Expliquons-les souvent aux enfants dans les écoles et dans les cathéchismes, prêchons-les au peuple dans les églises; répandons-les dans les journaux et dans les livres et mettons-les entre les mains des lecteurs. Ne négligeons rien pour que la foi à la divinité de Jésus-Christ s'allume de plus en plus, se ravive et se fortifie dans tous les cœurs, au point de n'avoir jamais à s'éteindre au souffle de l'incrédulité et de l'impénétrabilité modernes.

Mais un autre titre, sous lequel il est bon d'honorer Jésus-Christ et de lui gagner, ou de lui conserver tous les cœurs, est le titre de Roi. Jésus-Christ est vraiment roi; et à meilleur titre que le plus légitime des souverains de ce monde. Le ciel et la terre sont l'œuvre de ses mains; non moins que les anges, tous les hommes, peuples et rois, sont ses sujets; ils sont ses sujets à un double titre; et parce qu'il les a créés, et parce qu'il les a rachetés.

Oui, Jésus-Christ est Roi, lui-même s'est solennellement proclamé tel devant Pilate; *Rex sum ego*; il s'est déclaré tel à ses apôtres lorsqu'il leur a dit: « toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre: *Data est mihi omnis potestas in coelo et in terra*: » S. Jean, dans l'Apocalypse, célèbre sa royauté; il annonce ses triomphes, et l'appelle: « le prince des rois de la terre: *Princeps regum terrae* ». Il faut donc qu'il règne, dirons nous avec s. Paul: « *Operet illum regnare* » qu'il règne dans le cœur de chaque homme, sur toutes les familles, sur tous les peuples.

Employons-nous donc, dans toute la mesure de nos forces, à étendre et conserver au milieu de nous le règne de Jésus-Christ. En ces jours de révolte, montrons-nous les fidèles sujets de nos souverains de la terre, de leurs ministres et de leurs juges; mais avant tout soyons fidèles à Jésus-Christ, obéissons à ses lois, respectons ses prêtres, et les évêques qui sont ses représentants; soyons dévoués à son vicaire sur la terre: au Pontife romain. Parlons souvent de ces devoirs de tout bon chrétien; recommandons-les souvent à nos enfants, aux élèves, aux personnes qui nous sont confiées: *Haec loquere*, répéterons nous avec saint Paul, s'adressant à son disciple Titus: *haec loquere et exhortare*. Aujourd'hui, plus que jamais, il est nécessaire d'en agir ainsi pour que les ennemis ne réussissent pas à chasser du cœur de nos proches ou de nos amis, du cœur de nos concitoyens,

la foi, l'espérance, l'amour envers Jésus-Christ, notre Dieu et notre roi. Aveugle et sans amour est celui qui ne voit pas cette nécessité, ou, le pouvant refuser d'y pourvoir. Mais cela ne doit pas suffire encore à notre piété. Des fils affectueux s'enflamment d'un amour plus ardent pour leur père, ils l'entourent de plus cordiales attentions lorsqu'ils le voient injurier par quelqu'un de leurs frères ingrat. Une épouse fidèle redouble envers son époux de prévenances amoureuses, elle compatit à ses peines, le console affectueusement lorsqu'elle le voit ou le sait offensé par quelque insolent. Un sujet loyal se hâte de venir rendre ses devoirs à son prince et lui renouveler le serment de sa sincère fidélité, lorsqu'il apprend la félonie de sujets rebelles. Ainsi devons-nous faire, nous aussi, vis à vis de Jésus-Christ, notre père, notre époux, notre roi. Dans ces temps malheureux, que chacun de son côté, dans son particulier, ait soin de se montrer envers lui plus affectionné, plus fervent dans la prière, plus dévot à le recevoir dans la Sainte Communion, plus empressé à le visiter dans les églises, plus attentif à accomplir toutes les œuvres et tous les sacrifices qu'il lui sera possible de faire pour sa plus grande gloire. Ne nous contentons pas d'en agir ainsi en ce qui nous concerne; ayons soin d'inviter aussi à nous imiter les personnes sur lesquelles nous pouvons avoir quelque influence. Lorsque nous apprenons quelques horribles profanations, quelques sacrilèges; lorsque nous lisons ou que nous entendons le récit de certains scandales publics, excitons dans notre cœur une si vive flamme d'amour envers Jésus-Christ que nous devenions capables d'enflammer à notre tour et par nos paroles et par nos écrits le cœur de toute âme fidèle. Des plus graves méfaits, prenons occasion d'inspirer à ceux qui dépendent de nous des démonstrations de foi et d'amour; une fête réparatrice, un triduum de bénédictions, une communion plus ou moins générale.

Si les pères et les mères de famille, si les supérieurs et les supérieures, si les maîtres et les maîtresses, les prêtres, les confesseurs, les curés; si tous enfin nous avons une foi vive en Jésus-Christ notre Dieu et notre Roi; si nous avons seulement une étincelle d'amour tendre, généreux et fort; oh! alors, combien nous serions habiles à trouver des moyens de lui procurer ces dédommagements; comme nous saurions bien compenser, au moins en partie, les offenses

par lesquelles tant de malheureux abreuvent d'amertume son divin cœur en ces tristes jours. Animés par cette foi vive, excités par ce feu céleste, nous dirions alors aux impies : — vous essayez de pousser un cri de blasphème contre Jésus-Christ; et nous nous élevons vers lui un cantique de gloire qui couvrira l'horrible dissonnance de vos cris. Il vous plaît de former un chœur avec les démons et les damnés pour maudire Dieu, la Vierge et les saints; pour nous, il nous est doux de nous unir aux saints anges et tandis que ces esprits bienheureux chantent au plus haut des cieus: « Saint, saint, saint, est le Seigneur tout-puissant, le Dieu des armées », nous répondrons de la terre: « A celui qui siège sur le trône et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles: *« Sedenti in throno et Agno benedictio, et honor, et gloria, et potestas in saecula saeculorum. »* Il vous plaît de suivre Lucifer dans sa révolte contre le Très-haut; pour nous, nous nous faisons gloire de nous masser sous l'étendard du prince vaillant de la milice céleste et, à son cri de victoire: *« Quis ut Deus »* Qui est égal à Dieu? nous combattons vos œuvres, sûrs de les détruire, parce que nous sommes avec Jésus-Christ, le Dieu des victoires.

Oui, très doux Jésus, nous vous reconnaissons pour notre Dieu, et avec les anges, les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les vierges, les confesseurs, les docteurs; avec les rois de la terre, avec l'église, avec tout le peuple chrétien, nous adorons en vous notre créateur et notre Sauveur. Devant vous, nous brûlons avec respect l'encens de nos aspirations et de nos prières. A vous, nous sacrifions les pensées de notre esprit, les affections de notre cœur, les forces de notre corps; s'il le faut, nous sacrifierons notre vie, nous verserons jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Nous vous reconnaissons aussi pour le roi des rois, pour le monarque de l'univers. Nous vous choisissons comme le roi de nos cœurs, et nous proclamerons bien haut vos droits souverains. A la défense de votre trône, à la diffusion de votre règne, nous dédions notre parole et notre plume; notre seul regret est de n'avoir pas un talent qui réponde à l'amour que nous avons pour vous et pour votre église. De fidèles sujets lorsqu'il voient leur roi ou leur patrie en quelque danger consacrent à les défendre tout ce qu'ils ont de plus cher. Nous ferons de même pour votre gloire. Nous ne

rougirons pas d'être vos disciples, vos serviteurs, vos soldats, nous ne nous cacherons pas, par un vain respect humain, devant vos ennemis. Aujourd'hui, votre passion se renouvelle pour vous et votre église; nous ne vous abandonnerons pas, mais, avec l'apôtre bien aimé, nous vous suivrons jusqu'au calvaire, confiants de vous entendre répéter un jour à notre adresse ces consolantes paroles que vous adressiez jadis à vos fidèles disciples: pour vous, qui m'êtes demeurés fidèles dans l'épreuve et ne m'avez pas abandonné, je dispose en votre faveur du royaume, comme mon père en a disposé lui-même en ma faveur, pour que vous mangiez et buviez à ma table dans mon royaume, assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël.

Régnez donc, oui, régnez o notre Dieu! et notre roi; établissez votre royaume dans nos âmes, dans nos maisons, dans nos familles. Votre règne est un règne de justice, de miséricorde et de paix. Oui, régnez partout; mais faites resplendir d'une manière toute particulière la gloire de votre règne dans notre France et dans cette Italie qui, parmi tant d'autres trésors, dignes d'envie, possède dans son sein le trône de votre Vicaire auquel vous avez confié les clefs du royaume du ciel. Oui Seigneur, que votre règne nous arrive: *Adveniat regnum tuum.*

PRATIQUES PROPOSÉES À NOS LECTEURS.

Dans le but de réparer envers notre Seigneur Jésus-Christ les outrages des impies nous proposons les œuvres suivantes:

I. Introduire dans les familles et réciter souvent l'oraison jaculatoire: Loué soit Jésus-Christ notre Dieu et notre Roi. Nous conseillons d'ajouter ces derniers mots: Notre Dieu et notre roi pour mieux établir et imprimer plus profondément dans nos esprits et dans nos cœurs le grand dogme de la divinité et de la dignité royale de Jésus-Christ; dogme que les ennemis entreprennent aujourd'hui de combattre avec un art et une insistance toute diabolique. Personne n'ignore que Jésus est aujourd'hui exclu des lois, des parlements, des écoles même, d'où l'on exile jusqu'à l'enseignement du catéchisme, jusqu'à l'image de Jésus Crucifié. Les paroles que nous proposons d'ajouter seront, tout à la fois, une protestation de foi et un acte d'amour et de louange au Sauveur divin et suprême législateur. Si cette oraison jaculatoire se récitait en commun, l'un des assistants pourrait dire seul la première partie: Loué soit Jésus-Christ; et les autres répondraient: Notre Dieu et notre Roi.

II. Dans plusieurs églises et paroisses, existe la louable coutume d'exposer le très-Saint-Sacrement,

comme pour les Quarante heures, pendant les trois derniers jours du Carnaval. Nous n'avons aucune autorité dans les églises qui ne nous appartiennent pas, c'est pourquoi nous nous adressons à messieurs les curés qui nous sont unis, en qualité de coopérateurs salésiens, par les liens d'une particulière affection, et, confiants dans leur bienveillance, nous nous permettons de leur suggérer d'inviter les fidèles à célébrer avec eux ce Triduum dans un but spécial de réparation.

Cette fin, proposée aux âmes fidèles avec les réflexions qu'inspirent un pareil sujet, ne manquerait pas de les exciter à redoubler de dévotion et d'amour envers notre Seigneur Jésus-Christ ; à lui procurer d'une manière toute spéciale gloire et honneur.

III. Faire une instruction sur le saint sacrifice de la Messe et sur la sainte Communion. Exhorter les fidèles, les élèves, les personnes qui vivent avec nous à entendre tous les jours la Sainte Messe et à s'approcher de plus en plus de la sainte table. Leur enseigner la manière de le faire avec fruit. Pour traiter ce sujet, soit en public, soit dans un cercle privé on peut s'aider avec beaucoup d'avantage de deux petits opuscules excellents : l'un d'eux est intitulé : « Le Trésor caché ou la Sainte Messe. » par St. Léonard de Port Maurice ; l'autre, a pour titre : La sainte Communion par M. de Ségur.

IV. Enfin persuadons-nous que, de nos jours, il est plus que jamais nécessaire de parler de notre Seigneur Jésus-Christ ; de l'étudier, de le faire connaître, parce que beaucoup de fidèles, même adultes, sont loin d'avoir de lui une connaissance suffisante. Outre notre expérience personnelle, un homme qui a déjà passé cinquante années de sa vie à prêcher des missions au peuple nous assurait de cette vérité : — Parlez, nous disait-il, parlez beaucoup de Jésus-Christ, parce que l'on ne connaît pas assez, ni ce qu'il est, ni quels bienfaits il nous a fait à tous. Imitons donc l'apôtre St. Jean. Le saint vieillard, en des temps assez semblables aux nôtres écrivit son évangile et ses épîtres pour confirmer les chrétiens dans la foi à la divinité de Jésus-Christ ; pour les prémunir contre les hérétiques de cette époque ; il sema ses écrits des preuves les plus magnifiques et des plus beaux développements de cette grande vérité. A son exemple et à celui des autres apôtres, parlons et écrivons sur ce sublime sujet *opportune et importune* ; si quelqu'un s'en étonnait, nous lui répondrions comme le fit St. Pierre au chef de la synagogue : nous en agissons ainsi, parce qu'il n'est sous le ciel aucun autre nom par lequel il ait été donné aux hommes de pouvoir être sauvés, si ce n'est par le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ : *Nec enim aliud nomen est sub caelo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri.*

LE CINQUIÈME ANNIVERSAIRE de l'Exaltation de Sa Sainteté LÉON XIII.

La vénération et l'amour, que nous nous faisons gloire de professer envers le vicaire de notre Seigneur, ne nous permettent pas de passer sous si-

lence la date du vingt février prochain. Ce jour là nous ramène le cinquième anniversaire de l'exaltation du Pape Léon XIII sur le trône pontifical. Tous les bons catholiques, les Salésiens surtout et leurs Coopérateurs, devront marquer ce jour mémorable par quelques œuvres de piété chrétienne pour remercier Dieu d'avoir donné à son église un chef aussi illustre, aux chrétiens un père aussi aimant, au monde entier un maître si sage et si éclairé.

Nous prions donc chaudement tous nos amis de vouloir bien, ce jour là, entendre la sainte Messe ; ou, s'ils ne le peuvent, nous les prions de réciter au moins trois *Pater, Ave et Gloria* en l'honneur de la très-sainte Trinité et selon l'intention de notre très-Saint-Père. Nous rappelons à nos coopérateurs qu'ils gagnent une indulgence plénière chaque fois qu'ils font la sainte communion.

La prière pour le chef visible de l'église fut en tout temps la source des grâces les plus signalées ; mais elle ne peut être séparée de l'exercice des bonnes œuvres. Nous devons donc travailler et même souffrir en faveur de l'Eglise et de son chef suprême. Les jours que nous traversons sont pour le Pape les jours de la tribulation. Il faut nous serrer autour de lui et lui donner des preuves indubitables de notre invincible affection.

L'un des désirs les plus ardents du Pontife actuel est de conserver et faire fleurir la concorde, la paix et l'union entre les catholiques. A ce noble but tendent presque tous les actes de son zèle apostolique, ses admirables lettres, si sages et si savantes. Certes il a bien raison d'en agir ainsi ; plus atroce est la guerre que les ennemis de Dieu et de la religion font à l'église, et spécialement à la chaire de st. Pierre, plus parfaite doit être l'harmonie qui doit régner entre les fils de cette église, entre les disciples de cette chaire, pour leur permettre de résister aux assauts et de sortir vainqueurs de batailles terribles. Satisfaisons donc le désir, secondons les efforts du grand pacificateur qui siège au Vatican ; nous ferons une œuvre des plus saintes.

Et par quel moyens maintiendrons nous l'union, la concorde, la paix ? la paix règne dans une famille, dans un état, lorsque chacun des membres de la famille ou de l'état obéit à son père à son souverain, et lui obéit même au prix des plus durs sacrifices. La paix règne, lorsque les fils, lorsque les sujets, ne forment qu'un seul cœur, qu'une seule âme pour soutenir l'honneur de leur père ou de leur roi ; ne négligent rien pour faire respecter son autorité pour maintenir à l'abri de toutes attaques la stabilité de son trône. Voilà bien ce que nous tous, catholiques, nous devons aujourd'hui, plus que jamais, faire à l'égard du souverain Pontife ; voilà ce que nous tous, Salésiens ou coopérateurs Salésiens, nous devons pratiquer. Paix cordiale entre nous tous, nous sommes fils d'une même famille. Obéissance ensuite et soumission aux évêques de nos diocèses ; et, par dessus tout, obéissance, soumission, respect, amour, attachement inaltérable au Pape comme à Jésus-Christ lui-même. — Oui, très-Saint-Père, nous déposons cette solennelle promesse aux pieds de votre trône, en

ce cinquième anniversaire du jour où Dieu vous mit en main les clefs souveraines; non seulement nous écouterons, dociles comme toujours, vos paroles de paix; mais, par les œuvres, par la parole, par les écrits, nous nous efforcerons de ranimer cette docilité ou de la conserver dans les familles, dans les populations catholiques, pour que tous nous soyons vos vrais fils et les fils de Dieu, selon les paroles de celui que vous représentez sur la terre: *beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.*

GRACE OBTENUE

par l'intercession de Marie Auxiliatrice.

Les ennemis de Dieu ont beau nier les miracles et crier à la superstition parce que les catholiques mettent leur confiance dans l'intercession de la très-sainte Vierge Marie: leurs négations leurs cris insensés n'aboutissent à rien. Endépit des incroyables et des hérétiques, les miracles arrivent tous les jours; tous les jours la très-miséricordieuse Vierge fait éprouver à ceux qui l'invoquent combien elle peut au Ciel, en faveur de quiconque se recommande à elle et a confiance en son intercession.

Sans parler des guérisons miraculeuses qui, grâce à la prière de Marie, ne cessent de s'opérer dans les divers sanctuaires du monde, et spécialement à la miraculeuse fontaine de Lourdes, l'oratoire salésien, lui-même, à Turin, est, tous les jours, témoin de faits qui portent l'empreinte évidente de la main miséricordieuse de Marie, secours des chrétiens. Nous pourrions ici raconter un grand nombre de grâces extraordinaires et vraiment prodigieuses, attestées par écrit par les personnes mêmes qui ont reçu ces grâces, et bien mieux encore, prouvées et, pour le dire ainsi, authentiquées par de grands sacrifices faits en l'honneur de la céleste bienfaitrice. Voici un exemple choisi entre mille.

Castel Vittorio, 15 décembre 1882.

BIEN CHER DOM RUA,

Depuis plusieurs mois, ma sœur Catherine se sentait indisposée; elle maigrissait, et souffrait d'un manque d'appétit presque absolu. Le médecin fut appelé et prescrivit divers médicaments qui ne procurèrent aucune amélioration. Finalement, le huit juin, elle se mit au lit avec un fièvre ardente et, en peu de jours, ses pieds, ses jambes et toute sa personne s'enflèrent à tel point qu'elle ne pouvait se mouvoir ou se tourner sur le côté sans les plus extrêmes difficultés. L'hydropisie était manifeste. Un second médecin fut appelé. Les deux médecins s'accordèrent à me dire qu'ils feraient tout leur possible pour guérir la maladie, mais que l'affaire était sérieuse. A cet aveu des médecins, moi qui depuis dix sept ans suis à la tête d'une paroisse et dans un si long laps de temps n'ai jamais vu un hydropique revenir à la santé, je me préparai à la perte douloureuse. Je fis donc administrer à la malade le saint Viatique, et j'attendais dans les larmes et la désolation son passage à l'éternité.

Pendant que je me trouvais ainsi plongé dans la douleur et dans les larmes, une lueur d'espérance

vint briller pour moi. Voici comment un de mes supérieurs ecclésiastiques me conseilla de m'adresser à vous, monsieur l'abbé, pour vous demander de faire commencer une neuvaine à Marie Auxiliatrice pour la guérison de la malade. J'acceptai le conseil, et vous me répondîtes, monsieur l'abbé, que Dom Bosco et ses enfants prieraient selon mon intention. Dès ce jour là même, ma sœur commença à aller mieux, à se lever une demi-heure, à manger quelque peu, et, pour tout dire en deux mots, elle est aujourd'hui parfaitement guérie, plus robuste et plus saine qu'avant sa maladie. Nous sommes tous les deux convaincus que cette guérison est due à l'intercession de Marie Auxiliatrice vénérée sous ce titre glorieux dans votre sanctuaire de Turin. Ma sœur est tout heureuse d'accomplir le vœu fait par elle d'envoyer à la Vierge miséricordieuse ces quelques bijoux encore qu'elle possédait. Vous les recevrez, monsieur l'abbé, en un paquet recommandé à la poste. Ma sœur joint à cet envoi tous ses remerciements; et moi, je vous prie de vouloir bien donner à ce fait la plus grande publicité, afin que l'on connaisse et que l'on aime de plus en plus Marie Auxiliatrice, et que les chrétiens trouvent dans notre exemple un nouvel encouragement à recourir à Elle dans toutes leurs nécessités, spirituelles ou temporelles.

Croyez-moi, cher et vénéré monsieur l'abbé,

Votre très-obligé serviteur;

VINCENZO RE, prêtre.

LETTRE DE L'URUGUAY.

Nous croyons être agréables à nos coopérateurs en mettant sous leurs yeux la lettre suivante, choisie entre les nombreuses correspondances reçues par Dom Bosco de ses fils de l'Amérique, vers la fin de la dernière année.

Collège Pie, Villa Colon, 24 Novembre 1882.

BIEN AIMÉ PÈRE EN JÉSUS-CHRIST.

L'année 1882 touche à son terme, et je m'empresse, tant en mon nom, qu'au nom de mes chers confrères de vous envoyer, de ces lointaines régions, mes cordiales félicitations et mes vœux pour les fêtes prochaines de Noël, et pour l'année qui va s'ouvrir. Je suis heureux de saisir cette occasion pour vous esquisser à grands traits notre situation présente et nos espérances pour un avenir prochain. De peur d'être long, je m'en tiendrai à quelques points plus spécialement intéressants.

Je commence par vous annoncer, bien cher père, que les graves difficultés, que j'avais rencontrées lorsque, il y a un an à peine, je retournais de notre Italie sur le sol de nos missions; toutes ces difficultés sont déjà, sinon complètement disparues, au moins en grand partie vaincues, ou considérablement diminuées. Le collège Pie, et avec lui les œuvres multiples qui vivent de sa vie, s'est beaucoup amélioré pendant le cours de cette année, et fait concevoir les plus heureuses espérances. Le collège de saint Vincent de Paul, à Montévideu, a

reçu une nouvelle direction et une organisation nouvelle. Il est devenu le centre d'une belle couronne de patronages du dimanche, dont le nombre et l'importance vont toujours en augmentant. Dorénavant il pourra, au profit de la jeunesse pauvre et abandonnée, faire le bien sur une plus large échelle et obtenir des résultats plus consolants. La paroisse et le collège de *Las Piedras* ont pris, eux aussi, un grand développement, tant pour le local, que pour le personnel et pour les diverses branches des œuvres auxquelles s'appliquent ici les Salésiens et les sœurs de Marie Auxiliatrice. A Payssandu le champ de notre action s'est élargi; et par suite, la copieuse moisson, que Dieu nous a confiée, s'est enrichie de belles gerbes. Nous espérons joindre bientôt à la grande œuvre des missions et des catéchismes, la fondation d'écoles pour les garçons et d'un orphelinat pour les jeunes filles pauvres, laissées ici dans un épouvantable abandon, exposées à la corruption et à la ruine, pour le temps et l'éternité.

Mais, c'est le Brésil bien cher père, c'est l'immense empire du Brésil que la divine Providence ouvre aujourd'hui, comme une glorieuse arène, aux fils de saint François de Sales. Il est temps que, portés sur les ailes de la charité, nos missionnaires volent lui porter un secours, bien mérité par des années d'attente anxieuse et de promesses répétées. Les besoins, qui réclament notre aide, sont extrêmes, et l'espérance de la plus copieuse moisson nous sourit. Je ne m'appuie pas, pour vous parler ainsi, sur des relations exagérées. Ce sont des choses que j'ai vues moi-même et touchées du doigt dans mon voyage d'exploration, de l'extrême sud à l'extrême nord de ce vaste empire. Parti des bouches de la *Plata*, pour remonter jusqu'à l'embouchure du fleuve des Amazones, les deux estuaires les plus grands et les plus merveilleux du monde, j'ai visité, une à une, toutes les grandes villes étendues sur la côte baignée par l'Atlantique; Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, Parahiba etc. etc. jusqu'à Natal, Ceara, Maragnone et Para.

Dans cette excursion, toutes les Autorités, ecclésiastiques et civiles, m'ont reçu avec les signes les plus significatifs d'une grande estime et d'une sympathie sincère pour notre pieuse société. L'empereur Pierre II, lui-même, monarque sage et actif s'il en fût, a daigné m'admettre à l'honneur d'une audience particulière, dans son palais de Petropolis, le jour de la Pentecôte. Il s'est entretenu longuement avec moi, dans une conversation familière, il a voulu s'instruire, dans le détail le plus complet, de l'origine des Salésiens, de l'objet de leur mission dans l'église de Dieu, de leur méthode pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse, des moyens par lesquels ils réussissent à soutenir leurs œuvres de bienfaisance, des résultats obtenus etc., etc. Quand je l'eus bien informé de ce qui concerne nos oratoires, nos orphelinats, nos artisans, nos colonies agricoles, les missions de la Patagonie et des Pampas, il daigna se montrer hautement satisfait et exprima le vif désir de voir bientôt notre institution transplantée dans son vaste empire; il me promit

son auguste protection et me congédia avec la plus grande bienveillance et la plus grande courtoisie.

Les évêques, à leur tour ces vigilantes sentinelles du saint troupeau de Dieu, m'ont comblé d'attentions, avec une sollicitude vraiment touchante. A Rio Janeiro, à Pernambuco, à Ceara, à Maragnone et au Para, ils ont voulu m'avoir auprès d'eux, sous leur propre toit et à leur table même. Il ne cessaient de nous supplier et de nous conjurer de leur envoyer quelque secours dans leur extrême détresse. Tous se trouvent à la tête de diocèses immenses, chacun de ces diocèses est beaucoup plus grand que notre Italie; et même, des calculs les plus rigoureux, il résulte que le diocèse de Para possède, à lui seul, une étendue supérieure à plusieurs fois celle de la France. Ce sont des choses qui étourdissent l'imagination; et pourtant, pour gouverner ces diocèses si étendus, ces pauvres évêques ne disposent que d'un clergé très peu nombreux, chaque jour décimé par la mort, sans que de nouveaux lévites viennent remplacer ceux qui ont succombé. Les séminaires sont déserts; les ordres religieux éteints ou agonisants; la foi languit peu à peu et s'éteint dans le cœur des peuples; ils croissent livrés à eux mêmes, dans la plus déplorable ignorance de leurs devoirs religieux; ils sont la proie du vice et de la corruption qui règnent avec une puissance terrible sous ces climats brûlants. Loin donc de pouvoir penser à convertir les nombreuses tribus sauvages, dont les courses vagabondes, sillonnent, à peu de distance, ces épaisses forêts vierges que l'homme civilisé n'a point encore explorées; spécialement dans les profondes vallées des Amazones, du Rio-Negro, de Madeira, de San Francisco et du Rio Dolce, ces pasteurs zélés sentent leur âme se briser à la vue de leur impuissance à maintenir ardente, au moins autour d'eux, le flambeau de la foi; là, dans ces grandes et populeuses cités où l'incrédulité et les doctrines corruptrices de l'Europe ne trouvent aucun frein, aucune digue capable d'en arrêter l'invasion. Je ne puis, en ce moment, m'étendre sur les besoins particuliers de chaque diocèse et sur la manière dont les Salésiens pourraient, tôt ou tard, accourir à leur aide. Je vous ai déjà écrit à ce sujet, je me suis arrêté de préférence aux missions du Para, clef des mystérieuses et riches vallées des Amazones. Ces vallées sont peuplées de très nombreuses tribus sauvages. Je vous ai déjà démontré la convenance, je dirais volontiers la nécessité, d'envoyer promptement dans cette direction une colonne de missionnaires. Le souverain Pontife lui-même, s'est vivement intéressé à cette entreprise; et je sais, de source certaine, qu'il vous a fait écrire par son Eminence le cardinal Jacobini pour hâter le plus possible cette expédition. L'excellent évêque de cet immense diocèse, Monseigneur Antoine de Macedo Costa, homme d'un zèle ardent, d'un courage et d'une activité merveilleuse, remarquable par son intelligence et son éloquence, a déjà mis la main à la fondation d'une colonie agricole où il espère recueillir, sous les ailes des Salésiens, les orphelins de la ville et les fils des sauvages de la forêt. — « Quand donc arriveront-ils? m'é-

crit ce bon pasteur, quand brillera pour mon infortuné diocèse cette aurore d'une ère nouvelle pleine des espérances d'une régénération chrétienne? » — Que puis-je lui répondre? bien aimé père, nous sommes à des milliers de lieues de ces régions équatoriales; ici même, des nécessités extrêmes nous assiègent et notre personnel est loin de pouvoir suffire aux grandes œuvres que nous avons entre les mains; que puis-je faire pour ce saint évêque? sinon l'encourager à espérer dans la bonté de Dom Bosco et dans le zèle de ses fils de Turin. Je lui donnerai donc l'espoir qu'un groupe de missionnaires s'embarquera bientôt pour ces lointaines régions et viendra l'aider dans une entreprise qui devra marquer une époque importante et glorieuse dans les annales des missions apostoliques et de la propagation de la foi.

Vous me permettez, bien aimé père, de remarquer ici que cette année 1882 va expirer sans que personne soit venu de l'Italie rejoindre en Amérique ses frères missionnaires. Il y a bien des années que ce fait ne s'était produit, il nous a causé une douloureuse impression. Il nous a dit qu'en Italie les besoins augmentent et que les difficultés grandissent de jour en jour. Il nous a dit que, sans doute, le zèle n'avait pas diminué dans le cœur de nos jeunes confrères, mais que, d'un autre côté, les moyens indispensables pour entreprendre ces expéditions si coûteuses avaient dû manquer cette année. Nous nous voyons donc obligés à lever les mains vers le ciel, et à supplier le Cœur de notre Dieu d'envoyer le plus tôt possible à Dom Bosco le secours dont il a besoin, et de susciter bien des âmes généreuses dont les sacrifices l'aident à soutenir ses œuvres de charité et d'évangélisation.

Oh! plaise à Dieu que l'année qui va s'ouvrir vous apporte de grandes consolations et une aide puissante, qu'elle nous assure les secours que nous réclamons. De grâce, ne nous laissez pas soupirer plus longtemps, dans l'attente d'une nouvelle expédition de missionnaires. Le sacrifice qu'ils feront pour s'arracher des bras de leurs proches, et le bien immense qu'ils pourront ensuite prodiguer aux âmes dans le cours de leur mission, se convertiront en bénédictions célestes qui retomberont sur leurs familles et sur leur patrie. Qu'ils viennent, qu'ils viennent nombreux, les vaillants soldats du Seigneur, qu'ils viennent former l'intrépide avant-garde de l'invincible armée de l'Eglise de Jésus-Christ! Ils trouveront déjà la voie préparée pour de grandes conquêtes et pourront ceindre leurs fronts d'immortels lauriers. Quelques uns d'entre eux devront nous accompagner à la capitale du Brésil; là, sur les collines de Nictheroy, en face du Rio Janeiro, nous attend déjà une modeste maison, destinée à devenir un jour un vaste asile pour les pauvres enfants abandonnés, et, peut-être, une pépinière de nouveaux missionnaires. D'autres, iront porter la croix et la civilisation chrétienne dans le cœur de l'Amérique Méridionale. C'est là une entreprise hardie d'une importance si grande qu'elle ne peut manquer de frapper tous les yeux. Nous irons donc à Cuyaba, chef-lieu du Matto Grosso, la province

la plus centrale du Brésil, la terre la moins connue de l'Amérique; de nombreuses tribus sauvages errent dans ces vastes solitudes; elles touchent au Nord aux provinces encore inexplorées des Amazones et du Parà; à l'Ouest, aux interminables et gigantesques forêts de la Bolivie; au Sud, aux bois enchanteurs du Paraguay, jadis racheté par les efforts des fils de Saint Ignace, et maintenant replongé dans la barbarie par l'oeuvre de satan et de ses émissaires. Ces vastes solitudes sont enfin bornées à l'Est par d'autres provinces du Brésil, sans que leurs limites soient déterminées d'une manière bien certaine, parce que nul n'aurait la témérité de s'avancer dans ces obscures forêts, repaire de bêtes féroces et d'hommes barbares. On évalue la superficie de cette province à un million quatre cent vingt mille Kilomètres carrés (1 420 000); c'est une étendue cinq fois plus grande que celle de l'Italie et des îles adjacentes. Cette immense région compte à peine soixante mille habitants ayant reçu le baptême; sur ce nombre, six mille sont encore esclaves. Le nombre des sauvages des forêts est très grand, mais leur naturel indomptable et féroce ne permet pas de les compter.

Le souverain Pontife a choisi pour ces pays un saint évêque, tout jeune encore, et plein de zèle et d'intelligence; mais il se trouve, pour ainsi dire, tout seul. Dans le voyage que je viens de faire à Rio Janeiro, je me suis arrêté quelques jours à Montevideo; et j'ai eu l'avantage de lui parler longuement. Figurez-vous que dans son diocèse il n'a que quinze prêtres, qui ne peuvent même pas tous exercer leur ministère parce qu'ils sont, pour la plupart, vieux, infirmes ou incapables pour d'autres raisons. Avec de grands efforts et au prix de grands sacrifices, il a réussi à faire construire un séminaire; mais il n'a pas même un élève pour l'habiter. Aucune congrégation, ni d'hommes ni de femmes, ne l'appuie; il n'est donc pas étonnant qu'il sente son cœur s'effrayer et que, dans l'immensité de sa douleur, il pousse un cri de détresse et d'angoisse, qui retentit jusqu'au trône du souverain Pontife, le conjurant d'ordonner aux Salésiens ou à d'autres missionnaires de venir à son secours. Son Excellence, monseigneur Mocenni, internonce du saint Siège au Brésil, avait déjà, bien des fois, à Rio Janeiro, sollicité mon concours; et, tout dernièrement, il m'a écrit à ce sujet, avec les plus vives instances, me transmettant une note de son Eminence le cardinal Jacobini, secrétaire d'Etat de sa Sainteté Léon XIII. Cette note rappelait les chaudes prières que le cardinal a transmises à votre cœur, au nom du souverain Pontife, pour émouvoir votre pitié et vous porter à secourir le plus tôt possible ces pauvres âmes. Que faire donc? la volonté de Dieu pouvait-elle se manifester d'une manière plus évidente? Le pape a parlé; ce ne sera point en vain. Les Salésiens n'hésiteront pas un instant à tenter une aussi difficile entreprise; ils marcheront, confiants dans le secours de Dieu, et forts de la bénédiction de son Vicaire.

Vous connaîtrez sans doute déjà, bien aimé père, un fait très célèbre, qui a fait le tour de tous les

journaux de l'Europe; je veux parler du sort malheureux subi l'an dernier par un célèbre et audacieux voyageur français nommé Creveaux. Il avait osé tenter l'exploration scientifique de ces régions centrales; et, avec sa nombreuse escorte, composée de guides et de soldats, il a été massacré par les féroces tribus indigènes, rebelles à tout sentiment d'humanité. Cette horrible catastrophe, loin de nous faire reculer, nous montre au contraire combien il est nécessaire que le missionnaire catholique s'avance enfin dans ces régions, le crucifix à la main, pour ouvrir la route à la civilisation chrétienne et former une nouvelle société. L'épée ne sert de rien; la croix est nécessaire. Ainsi, tandis que d'un côté nos confrères s'avancent à la conquête des plages glacées de la Patagonie, nous, sous les feux d'un soleil tropical, nous remonterons des fleuves inconnus, et, laissant derrière nous l'Uruguay, la république Argentine, et le Paraguay, nous pénétrerons au sein des provinces les plus centrales, nous irons prendre possession du cœur même de l'Amérique. De là, les fils de Saint François de Sales pourront, au fur et à mesure des progrès de leur zèle, organiser de petites expéditions aux alentours; battre ces vastes campagnes, conquérir ces nombreuses tribus sauvages, pour les convertir peu à peu en autant de nations chrétiennes et civilisées. Et, qui sait si, dans la suite, passant les cols des monts Pary, et descendant les fleuves Areinos et Tapajos nous ne pourrions pas arriver un jour à donner la main à nos confrères qui doivent tenter les missions du grand Para et des Amazones.

Quelle rencontre fortunée! Quel beau jour sera celui-là! Dieu veuille hâter ce jour, dans son infinie miséricorde, pour le salut de tant de peuples, ensevelis encore dans les ténèbres les plus épaisses de la barbarie.

Tels sont, très vénéré Dom Bosco, tels sont les souhaits, les vœux ardents, qu'à l'occasion des fêtes de Noël et de la nouvelle année, je viens, de loin, déposer respectueusement dans votre Cœur. Tel est le plus beau témoignage que je puisse vous offrir, au nom de mes confrères et en mon nom personnel, de l'inaltérable amour que nous vous portons, ainsi qu'à notre pieuse société et aux importantes missions que vous avez eu la bonté de nous confier, pour la gloire de Dieu et de son église.

Daignez, Bien aimé père, les accepter, d'aussi bon cœur qu'ils vous sont offerts, et leur répondre par votre sainte bénédiction et par les secours si désirés.

Votre tout dévoué fils en J. C.

LOUIS LASAGNA, *Prêtre.*

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE VI.

Un évanouissement — Leslazarets — Coups de pierre — Un des premiers cholériques — Singulière découverte d'une malade — Tous préservés — L'unique cas de choléra — Le remerciement — Les orphelins des victimes — Lettres du maire.

Il est bon de signaler ici quelques faits arrivés au milieu de nous pendant la période aiguë du choléra, période que nous venons de décrire. Et d'abord il faut se garder de croire que les jeunes infirmiers, dont nous avons parlé, n'eussent pas à faire un suprême effort pour surmonter la peur et se vaincre eux-mêmes; ce serait là tomber dans une grande erreur. L'un des quatorze jeunes gens qui, des premiers, donnèrent leur nom pour le service des malades, et s'approchèrent courageusement du lit des cholériques, est encore vivant, et ce qui lui arriva suffirait, à lui seul, à nous faire comprendre quelle violence ils durent se faire à eux-mêmes pour s'appliquer à cette œuvre de dévouement et la continuer jusqu'au bout. La première fois qu'il mit le pied dans le lazaret, à la vue des convulsions de ceux qui tombaient frappés de la terrible maladie, à voir leur face livide comme celle d'un cadavre, leurs yeux cavaient et presque éteints, à les voir surtout expirer de la façon la plus horrible, il fut saisi d'une telle épouvante qu'il devint aussi pâle qu'eux, ses yeux se troublèrent, les forces lui manquèrent et il s'évanouit. Heureusement Dom Bosco se trouvait avec lui, il s'aperçut de son malaise, l'empêcha de tomber à terre, le transporta à l'air libre et le fit bientôt restaurer avec un breuvage convenable; sans cela, le pauvre malheureux aurait sans doute été considéré comme cholérique, et mis avec les autres malades.

Il fallait être fourni d'une bonne dose de courage pour aller et venir intrépidement dans ces lieux de deuil et de mort. En effet, le cœur se serrait à la vue des douleurs déchirantes, auxquelles étaient en proie tant de pauvres malades. Il se serrait à les voir, à peine après avoir rendu le dernier soupir, transportés dans le dépôt voisin et de là presque immédiatement au cimetière, où ils étaient aussitôt enterrés. Quelquefois ils paraissaient encore en vie et déjà on les plaçait parmi les morts. Dans un lazaret où servaient les jeunes gens de l'Oratoire, arriva entr'autres l'épisode qui va suivre. On venait de transférer un cadavre dans la chambre mortuaire voisine, lorsque le gardien entra dans l'infirmierie et dit au médecin: « Monsieur le docteur, un tel remue encore, peut être ferions-nous bien de le reporter ici? — Laisse-le où il se trouve, répondit en riant le médecin, fais seulement bien attention qu'il ne t'échappe pas. » Chacun peut imaginer par là quel sang froid ou, pour mieux dire, quelle

force d'âme il fallait posséder pour assister sans se troubler à des scènes de ce genre.

Dans les premiers jours, il fallait non seulement se rendre supérieur à la crainte du mal et de la mort, mais encore aux menaces d'une certaine classe. Il est bon de savoir pour cela que les lazarets, bien qu'ils fussent établis dans les faubourgs et que leur institution fut une mesure de la plus sage prévoyance, les lazarets étaient mal vus, disons mieux, abhorrés, et des malades, et de ceux qui demeuraient dans le voisinage. Les premiers étaient dominés par le préjugé que dans ces lieux on mourait beaucoup plus tôt, et que même, les médecins y précipitaient la mort au moyen de ce qu'ils appelaient l'*acquetta*; les seconds craignaient, non sans raison, que le lazaret facilitât la corruption de l'air aux alentours et mît en danger leur propre vie. En conséquence, n'ayant pu empêcher l'ouverture des lazarets, certaines gens s'efforcèrent de les faire fermer, ou du moins de les rendre inutiles; ils eurent recours dans ce but à des voies aussi viles qu'illégalles. A Borgo san Donato, comme d'ailleurs aux environs des autres lazarets, une troupe de voyous du voisinage prit le parti de terroriser tous ceux qui se présentaient pour servir les infirmes recueillis dans ces asiles. Ils se flattaient que l'on cesserait d'y porter de nouveaux malades si personne n'osait plus s'aventurer à aller leur donner les soins et l'assistance dont ils avaient besoin; dans ce but, ces mal intentionnés commencèrent par les menaces et passèrent bientôt aux coups de poingt et aux coups de pierres si bien que pour aller aux lazarets, ou pour en sortir, surtout la nuit, il fallut se faire escorter par la force publique. Précisément une des premières soirées de ces brutales attaques, deux des nôtres, parmi lesquels M. l'abbé Michel Rua, passèrent un assez mauvais quart d'heure; ils venaient de sortir du lazaret et s'étaient engagés sur la pente d'un obscur sentier, se dirigeant vers l'Oratoire, lorsqu'ils entendirent une explosion de hurlements, de sifflets mêlés aux cris : *les voilà, les voilà*. Ce ne fut pas tout; ces forcenés, prenant des cailloux dont la terre était couverte en cet endroit, en firent pleuvoir une telle quantité, que les deux jeunes infirmiers durent à la rapidité de leurs jambes et à l'heureuse rencontre de deux gardes civiques, de n'être pas broyés par cette grêle terrible. Malgré cet accueil inhumain, nos jeunes gens continuèrent à se rendre aux lazarets, tant que leur présence y fut nécessaire. Avec le temps, la colère des voisins se refroidit et les jeunes infirmiers demeurèrent l'admiration de toute la ville.

Nous croyons aussi, digne d'une particulière mémoire, l'aide donné à l'un des premiers cholériques. Dans la matinée du 16 août, fête de saint Roch, l'un des patrons de Turin, une personne vint dire à l'Oratoire qu'elle avait vu, assis sur le bord du pré des frères de Filippi, autrefois lieu de nos réunions, un pauvre malheureux, en proie à de violentes douleurs et criant : *Au secours!* Dom Bosco appelle aussitôt le jeune Charles Thomatis et se rend avec lui sur les lieux. Ils trou-

vent en effet un ouvrier qui venait d'être saisi du mal terrible, tandis qu'il mangeait un melon dont il avait encore une moitié près de lui. Quelques curieux se tenaient autour de lui et le regardaient avec effroi, mais personne n'osait lui donner la main, tant était grande la panique dont tous les esprits étaient saisis. Dom Bosco s'approche du malade, le fortifie par d'encourageantes paroles, puis, aidé de son jeune auxiliaire, il le relève et l'aide à marcher. Le pauvre homme put encore quelque temps remuer les jambes et marcher; mais arrivé à un certain point il fut saisi d'un tremblement et de douleurs si fortes qu'il s'abandonna comme un corps mort. Il fallut alors le porter à force de bras, comme un cadavre. Arrivés au lazaret on s'empessa de lui prodiguer les premiers soins, on lui administra les Sacraments, et, à midi, il n'était plus.

Nous voulons aussi mentionner ici un fait assez singulier, et peut-être aussi, prodigieux : le voici. Dans une maison sise rue Cottolengo, non loin du pieux Institut du Refuge, se rendait chaque jour à son travail une bonne, mais pauvre femme. Elle y demeurait toute la journée, et le soir, à part de très-rare exceptions, elle retournait à sa maison. Pour sa commodité, le maître de la maison laissait à la disposition de cette femme une obscure chambrette, sous les combles, où elle pouvait déposer quelques objets et prendre un léger repas. Or, le 8 sept., fête de la nativité de la bienheureuse Vierge Marie, un tout jeune homme de l'Oratoire, qui devra nous occuper en son temps se présenta dans cette habitation et demanda au maître de la maison : — N'y a-t-il pas ici quelque personne atteinte du choléra? — Non, grâce à Dieu, il n'y a personne de malade ici, répondit celui-ci. — Cependant il doit y avoir ici quelque malade dans un pressant danger, reprit le jeune homme. — Excuse-moi, mon brave garçon, conclut le patron, tu auras pris une maison pour une autre, mais ici, je te le jure, nous sommes tous en bonne santé et personne n'est au lit. A une négative aussi tranchée notre jeune garçon sort un moment, il jette un regard tout autour de lui, puis il rentre et dit au patron : « Faites-moi le plaisir d'observer attentivement parceque dans cette maison il doit y avoir une malade. » A cette insistance gracieuse cet homme consentit à faire une visite dans sa maison. Avec le jeune garçon il passe d'une chambre à l'autre et arrive enfin devant ce réduit caché dont nous avons parlé. Là, précisément, à sa grande et douloureuse surprise, il trouve blottie cette pauvre femme, réduite à la dernière extrémité. Il croyait que le soir précédent cette ouvrière s'était rendue chez elle à l'heure accoutumée, tandis que la pauvre malheureuse, montée sans doute dans cette chambrette pour y prendre un peu de repos, avait été frappée du choléra à l'insu de tous. On appela aussitôt le prêtre qui la confessa, lui administra l'Extrême-Onction et la vit expirer dans la paix du Seigneur.

Nous passons sous silence bien d'autres faits pour en signaler seulement un, qui nous touche de bien près. A cette époque les jeunes gens de

notre Hospice formaient déjà une famille de près de cent personnes, en y comprenant Dom Bosco et sa charitable mère. Cependant, placés dans un quartier, où le choléra fit de si cruels ravages que, à droite, à gauche et en face de nous, chaque maison eut à pleurer bien des morts; après quatre mois environ, lorsque le fléau venait enfin de disparaître, nous pûmes nous compter; et, d'un si grand nombre de personnes, pas une ne manquait à l'appel. Le mal, comme une vipère, avait rampé autour de nous, il s'était avancé jusque sur la porte de l'Oratoire et avait pénétré jusque dans la chambre même de D. Bosco, mais il avait semblé qu'une main invisible lui eut ordonné de se retirer et il avait obéi, respectant la vie de tous. Ce qu'on ne pouvait surtout se lasser d'admirer, avec le plus grand étonnement, c'était la santé florissante des jeunes gens, qui s'étaient alors consacrés au service des malades. Ils étaient si vigoureux, si bien portants, qu'ils semblaient avoir passé ces longs mois, non pas au milieu des exhalations méphitiques des lazarets et des maisons infectées du choléra, mais dans quelque campagne délicieuse et salubre au milieu du repos. Aussi tous ceux qui les connaissaient ne pouvaient s'empêcher de bénir la main miséricordieuse de Dieu, qui les avait couverts d'une visible protection.

Nous avons dit plus haut que le mal avait pénétré jusque dans la chambre de D. Bosco. Nous devons ajouter que D. Bosco lui-même en fut assailli. Sa mère, la bonne Marguerite, nous raconta qu'un soir, après une journée d'extrêmes fatigues, aussitôt après s'être mis au lit, il se sentit saisi par une grande défaillance, suivie de froid et tremblements aux pieds et aux jambes; en un mot, de tous les symptômes du terrible ennemi. Que faire? Craignant sans doute de nous épouvanter s'il demandait du secours, il se rendit à lui-même le service qu'il rendait d'ordinaire aux cholériques. Prenant donc à deux mains la couverture et les draps, il se mit à frotter l'un sur l'autre et à remuer pieds et jambes dans son lit avec une telle force qu'après un quart d'heure de cet exercice violent, épuisé et accablé par la fatigue, il se trouvait tout baigné de sueurs. Dans cet état D. Bosco s'endormit, et le lendemain matin il se réveilla sans aucun mal. Ce fut là l'unique cas de choléra que nous eûmes au milieu de nous.

Après que la maladie fut entièrement disparue de la ville et de son territoire, D. Bosco voulut nous faire rendre à Dieu de vives actions de grâces, pour nous en avoir si amoureusement préservés. Pour cela on choisit le 8 décembre, fête solennelle de l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie. C'était le jour même, dans lequel l'immortel Pontife Pie IX, dans la basilique du Vatican, entouré de 200 Cardinaux, Patriarches, Archevêques et Evêques, accourus de toutes les parties du monde, même les plus lointaines, proclamait solennellement dogme de notre foi cette ancienne et pieuse croyance. Le matin de ce jour mémorable, les jeunes gens de l'Hospice et plusieurs de ceux du Patronage du dimanche s'approchèrent, avec une grande dévotion, des très-saints sacrements de la confession et de la

communion, en l'honneur de Marie Immaculée. Sans nul doute, cette bonne Mère avait prié pour nous et nous avait couverts de son manteau. Le soir, D. Bosco, dans un discours de circonstance prépara nos âmes à l'action de grâces solennelle que nous avions à faire. Il parla de l'admirable mystère, défini dans ce jour même comme vérité de notre foi: il le fit d'une manière admirable et bien à notre portée, il parla ensuite de la bonté de Marie et de sa puissance, dont elle se plait à user en faveur de ceux qui lui sont dévoués. Enfin il nous dit comment, à présent que tout danger de choléra avait disparu, nous devions remercier le Ciel de nous avoir préservés du terrible fléau. Il compara le passage du choléra dans nos contrées au passage de l'ange exterminateur en Egypte: pour nous faire mieux comprendre l'insigne bienfait que nous avait fait le Seigneur, il nous décrivit diverses scènes douloureuses arrivées en plusieurs endroits de la Ligurie, du Piémont, de Turin même, et jusque dans quelques maisons de notre voisinage. Il conclut ainsi: « Oui, mes chers enfants, remercions Dieu; nous avons certes bien sujet de le faire; comme vous le voyez, il nous a conservé la vie au milieu de mille dangers de mort. Mais, pour que notre remerciement lui soit plus agréable, unissons-le à une cordiale et sincère promesse de consacrer à lui seul le reste de notre vie, pour l'aimer de tout notre cœur, pratiquer en bons chrétiens notre religion, observer les commandements de Dieu et de l'Eglise, fuir le péché mortel qui est un mal infiniment plus terrible que la peste et le choléra. » Cela dit, il entonna le *Te Deum*, et les jeunes gens continuèrent ce chant avec le plus vif transport de reconnaissance et d'amour.

Nous terminerons ce chapitre par le récit d'un dernier fait. Et d'abord, nous sommes heureux de payer un tribut d'éloges bien mérité à la Municipalité turinoise d'alors; non seulement elle déploya le zèle le plus intelligent pour prévenir et atténuer les sinistres effets du mal contagieux, soit par la publication opportune de sages règles d'hygiène, soit par la création de lazarets établis en divers lieux, soit surtout en pourvoyant au service sanitaire et à l'assistance des malades; mais encore elle secourut généreusement un grand nombre de pauvres orphelins, au fur et à mesure que la mort leur enlevait leurs parents. Dans ce but de bienfaisance, la Municipalité ouvrit provisoirement un orphelinat près de l'église de Saint Dominique; là, elle donna le logement, la nourriture et le vêtement à un grand nombre d'orphelins. Ces pauvres enfants, sans cette charitable mesure, seraient, en ces tristes circonstances, restés abandonnés sur les routes. La Municipalité fit encore plus; le maire, non content de voir ces pauvres enfants pourvus de tout ce qui était nécessaire pour le corps, pensa aussi à la culture de leur esprit et de leur cœur, et en conséquence pria D. Bosco de vouloir accepter la charge d'être leur instituteur. Nous n'avons pas besoin de dire avec quel plaisir notre bon père seconda le louable désir du chef de la Municipalité turinoise. Il partagea son temps entre les cholériques et les

pauvres orphelins, passant avec ces derniers plusieurs heures du jour; il fit plus, et pour leur procurer l'instruction nécessaire, il choisit quelques uns des jeunes gens les plus instruits de l'Oratoire et les chargea de faire l'école aux orphelins à des heures déterminées et de leur enseigner la doctrine chrétienne. Ces classes continuèrent jusqu'au mois de novembre, alors le Muncipe ferma l'orphelinat et en confia les enfants à diverses maisons de bienfaisance. Vingt des plus petits furent confiés à D. Bosco, et devinrent à partir de ce jour nos compagnons et nos amis. Ils formaient une classe à part, celle des petits, comme nous aimions à l'appeler. Quelques uns d'entre eux, après avoir appris un métier, sortirent de l'Oratoire, d'autres y restèrent et continuèrent à y demeurer, toujours pleins d'affection pour celui qui devint pour eux un second père.

L'instruction donnée aux orphelins de St. Dominique et l'admission d'un bon nombre d'entr'eux dans notre hospice de St. François de Sales, furent deux actes qui plurent au plus haut degré au comité de bienfaisance publique, établi dans ce temps là pour les pauvres cholériques de Turin. Le maire écrit en conséquence à D. Bosco la lettre suivante, que nous reproduisons en fidèles historiens :

« VILLE DE TURIN.

Turin, 7 décembre 1854.

« MONSIEUR,

» Le maire sous-signé, au nom du Comité de la bienfaisance publique en faveur des pauvres cholériques et de leurs familles, s'empresse de s'acquitter du devoir de vous adresser, monsieur, les remerciements les plus distingués pour le noble et généreux concours que vous nous avez prêté, en vous chargeant de l'instruction de ces pauvres orphelins, qui ont été temporairement recueillis dans l'orphelinat de St. Dominique. Ces enfants ne manqueront certainement pas d'élever vers Dieu de ferventes prières pour leur digne Instituteur. En remplissant la mission que j'ai reçue de vous écrire, je suis heureux, en mon propre nom, de vous renouveler l'expression de mes sentiments les plus distingués d'estime et de considération.

Le maire président du Comité
NOTTA. »

Dans une autre lettre, à la date du 4 décembre, adressée à D. Bosco pour le prier de vouloir bien accueillir dans son Institut un nouvel orphelin, nommé André Fioccardi, monsieur le Maire ajoute: « Le sous-signé s'empresse de saisir cette occasion favorable pour vous remercier, monsieur, au nom du Comité de la bienfaisance publique, du concours que vous nous avez donné pour recueillir ces pauvres orphelins dont les parents sont demeurés victimes de la fatale maladie qui, pendant près de quatre mois, a affligé notre ville et son territoire. »

Les faits que nous avons exposés, et ces documents émanés du Muncipe de Turin, sont une preuve non douteuse de l'utilité que présentait dès lors l'institution de l'Oratoire de St. François de Sales, utilité qui depuis vingt-huit ans n'a pas

cessé, mais, tout au contraire, se continue, grâce à la protection de Dieu et à la bienveillance des bons catholiques; bien plus, loin de se limiter à une seule ville, cette utilité s'est étendue à plus de cent quarante localités, en Italie, en France, en Espagne et en Amérique.

ERRATA-CORRIGE.

Dans le Bulletin du mois de Décembre dernier, il a été dit, par une erreur échappée involontairement, que le prix d'abonnement reste fixé à 4 frs. par an, tandis qu'il continue d'être toujours le même, c'est à dire de 3 frs.

Nous nous croyons aussi en devoir de répéter que cette somme n'est pas obligatoire pour les Coopérateurs, et que la Direction enverra le Bulletin Salésien à tous ceux, qui ont déjà fait une offrande une fois pour toutes, ou bien ne pouvant pas envoyer le prix d'abonnement, tâchent d'aider nos maisons par d'autres moyens et coopèrent, autant qu'ils le peuvent, à l'entretien de nos pauvres orphelins.

INDULGENCES SPÉCIALES pour les Coopérateurs.

Par concession du Souverain Pontife, en date du 9 mai 1876, tout Coopérateur peut gagner toutes les indulgences, tant plénières que partielles, auxquelles ont droit les tertiaires de Saint François d'Assise.

Ainsi les Coopérateurs peuvent gagner:

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire, devant le Très-Saint-Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière, chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater*, *Ave* et *Gloria* selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toties quoties*, c'est-à-dire, toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater*, *Ave* et *Gloria* en quel que endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communiqué, pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours, et ayant communiqué, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

Mois de Mars.

8. S. Jean de la Croix.
9. Sainte Françoise Romaine veuve.
11. S. Catherine de Bologne.
18. Tous les jours de la Semaine Sainte depuis le 18 jusqu'au 24 inclusive.
25. Dimanche de Pâques.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gerant JOSEPH FERRARI

Sampierdarena 1883 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.